

Jean-Marie MORVANT 34 ans

46^e Régiment d'Infanterie



Jean-Marie Morvant (photo de mariage) est le frère de Guillaume Morvant (Kervarc'h). Comme son frère, il va connaître un funeste sort.

Réserviste de la classe 1901, Jean-Marie est mobilisé le 21 août 14 au 118^e RI de Quimper, il va ensuite passer le 4 octobre au 46^e régiment de Fontainebleau qui fait partie de la 10^e division d'infanterie. Le 46^e combat sur la Meuse en août 14 et doit bientôt se retirer comme l'ensemble de l'armée française, les pertes sont déjà sensibles et un contingent de mille hommes arrive du dépôt le 27 août et rejoint le régiment au cantonnement de Montblainville (Meuse).

Le 46^e participe ensuite à la bataille de la Marne et à la poursuite de l'ennemi pour se retrouver en Argonne en octobre 1914 devant la célèbre Butte de Vauquois qui sera ultérieurement le lieu d'une guerre des mines acharnée jusqu'en avril 1918.

En attendant, cette butte, tenue par les troupes allemandes depuis la fin du mois de septembre, est un poste d'observation naturel sur la région et est devenue un objectif stratégique.

Un autre contingent de cinq cent trente hommes venus du 118^e RI arrive alors le 6 octobre conduit par le lieutenant Corbière, Jean-Marie Morvant et

Pierre Coriou (forgeron au bourg) font partie de ce groupe de renfort. Du 28 au 30 octobre 1914, les troupes françaises, dont le 3^e bataillon du 46^e, essaient de reprendre la position mais sont les deux fois balayées par les mitrailleuses allemandes et par le tir de l'artillerie française qui tire trop court. Pierre Coriou est tué le 29 octobre, sa guerre n'aura hélas duré que trois semaines !

En novembre, la 10^e DI va occuper un secteur dans la forêt d'Argonne. Cette fin de 1914 a été, pour ceux qui ont vécu les journées et les froides nuits d'hiver en première ligne, l'époque la plus pénible de la guerre. Sans abris, sous la pluie et la neige, par le froid, par le givre, nos soldats sont toujours vigilants, subissant tout, supportant privations et fatigues.

Le jour, c'est le bombardement avec les premiers engins de tranchées. Les projectiles aux formes bizarres, bourrés de cheddite, explosent de toutes parts, mêlés au tir intermittent de l'artillerie. Et sitôt que les premières ombres du soir s'étendent sur la forêt, la fusillade commence, incessante, jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Plusieurs attaques ennemies se déclenchent, le 46^e repousse le 20 décembre à Bolante une grosse attaque allemande malgré des pertes sensibles.

Le 8 janvier 1915, après un violent bombardement de nos lignes, l'ennemi réussit à s'infiltrer aux Meurissons par un trou qui s'est produit entre deux régiments. Un dur combat s'engage, c'est une lutte corps à corps acharnée, terrible ; cernés de toutes parts, écrasés par le nombre, nous devons céder du terrain mais des renforts arrivent qui vont rétablir la situation.

Épuisé par ce long séjour aux tranchées et par l'effort fourni pour enrayer la formidable attaque allemande des Meurissons, le 46^e va se reformer à l'arrière. Jean-Marie est promu caporal le 31 janvier 1915.

Les attaques de Vauquois



Après un repos dans la région de Saint-André, la 10^e DI part pour attaquer Vauquois. De ce village (photo ci-dessous) situé sur une colline abrupte entre la Meuse et la forêt d'Argonne, l'ennemi a fait une position formidable, il ne veut pas perdre cette sentinelle avancée dans la vallée de l'Aire d'où il peut surveiller tout le pays. A travers les maisons écroulées, il a construit tout un système de tranchées et de boyaux, il se terre dans les caves et dans ses abris solides se croit invulnérable. Vauquois est pour les Allemands une forteresse contre laquelle tous nos assauts doivent se briser, une première attaque qui ne réussit pas a lieu le 17 février 1915. On va la recommencer les 28 février et 1^{er} mars.



Au pied de cette butte à pic, le 46^e est en ligne sous le commandement du colonel Simon, à côté du 89^e. Une forte préparation d'artillerie incendie la colline et pour défoncer les caves où l'ennemi se croit en sûreté, les 270 de marine tirent avec précision ; la route est ouverte à nos troupes d'assaut, l'attaque va se déclencher. Il est 9 h 15, la musique du régiment, massée au pied de la butte dans le ravin où pleuvent les obus, entonne la charge, nos soldats gravissent la pente abrupte et le bruit des éclatements se mêle aux accents de la Marseillaise.

Des musiciens tombent, les survivants continuent leur hymne au milieu des clameurs de la bataille et du fracas des explosions. Nos premières vagues sont sur le plateau et plusieurs fractions pénètrent jusqu'au centre du village, mais l'ennemi se ressaisit, Vauquois est devenue l'objectif de toute l'artillerie qu'il a massée à droite dans le bois de Cheppy et à gauche dans la forêt d'Argonne. Nos positions sont prises en enfilade, nous avons de la peine à nous maintenir car nos pertes sont lourdes. L'ennemi nous contre-attaque et nous refoule, nous devons redescendre les pentes de la colline. Il faut recommencer la préparation d'artillerie, réorganiser les troupes d'assaut.

Le 1^{er} mars à midi, l'attaque se déclenche à nouveau, le 46^e escalade à nouveau la colline, cette fois nos compagnies parviennent à se maintenir jusqu'au centre du plateau, les autres régiments de la DI atteignent aussi le village. Pendant trois jours, ce ne sont que combats incessants. L'ennemi contre-attaque, il est repoussé. Sous les feux d'enfilade de Cheppy et de Boureuilles, notre nouvelle disposition s'organise, à quelques mètres des Allemands.

Le 4 mars, le régiment est relevé par le 42^e RIC, une violente contre-attaque a lieu au moment même de la relève, elle est repoussée mais nos pertes sont lourdes. Certaines compagnies ont perdu tous leurs chefs de section, mille hommes ont été tués ou blessés mais la plus grande partie de Vauquois est à nous, l'ennemi est privé de son observatoire.

Jean-Marie est tué à l'ennemi entre le 28 février et le 3 mars 1915, son corps n'est pas retrouvé et un jugement du tribunal de Brest en date du 20 mars 1918 actera sa disparition.

Né le 8 janvier 1881 à Trégunc, Jean-Marie, châtain aux yeux marron, 1,59 m, qui savait lire, écrire et compter, était le fils de feu Joseph et de feu Marie Françoise Bellec, cultivateurs à Kervarc'h. Il exerçait la profession de boulanger. Il part au service militaire le 17 novembre 1902 au 77^e régiment d'infanterie de Cholet, il passe au 135^e RI d'Angers le 1^{er} octobre 1903 et est promu soldat de 1^{re} classe. Il est envoyé dans la disponibilité le 23 septembre 1905, certificat de bonne conduite accordé. Il s'installe et se marie à Brest le 29 février 1909 avec Jeanne Aline Le Chevalier avec qui il aura un fils, Roger, né en 1915. (*). Jean-Marie effectue aussi deux périodes de réserve au 6^e RIC en 1909 et 1911. Jean-Marie figure sur le livre d'or des Morts pour la France de la ville de Brest.

(*) Roger aura lui-même trois enfants, cousins de M^{me} Chanot-Morvant. Jeanne Le Chevalier partira s'installer à Paris après-guerre.

